



Le Béalial'

INCERTEMENTS

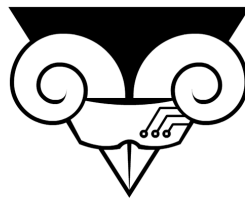
Xavier Bruce



Incarnations

(ou les sculptures cobayes)

Ugo Bellagamba



e-Bérial'



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-170-7

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : décembre 2010

Version : 1.0 — 13/12/2010

Illustration de couverture © 2009, Patrick Imbert

© 2009, Le Béal', pour la première édition

© 2010, Le Béal', pour la présente édition

Sommaire

INCARNATIONS	1
SOMMAIRE	4
- 1 - BIOACTEURS	7
PRIMITIF GORE	8
BIOACTEURS	11
ESPACE DÉTENTE	15
FABRICE (BIOACTEUR 2)	19
APOLLINE (BIOACTEUR 3)	21
LINDA (BIOACTEUR 4)	23
TRISTAN (BIOACTEUR 5)	24
- 2 - BIOACTING	26
L'HOMME-MEUBLE	27
OPTION DUEL - 1	28
TABLEAU DES BIOINCARNATIONS	31
REFLET CIBLE	36
PÈLERINAGE	38
EN POINTILLÉS	42
ACTEUR ZOMBIE	43
ROYAUME	46
LIMACE DE CHAIR	48
REPAS FROID	50
- 3 - DÉCORS ET INTERACTIONS	51
OPTION DUEL - 2	52
BIO INFORMATIONS	56
EDEN INVERSÉ	60
SERPENT ACTIF	62
CHASSE À L'HOMME	66
ACTION HERO	72
DÉFI ARTISTIQUE	74
GRAND VIDE	76
MOLÉCULES MÂLES	79
RITUEL GLUANT	81
- 4 - LUPANAR MÉTALLIQUE	84
SIRÈNES HURLANTES	85
L'ÉVEIL DU SAS	88

FÉMININ RADICAL	94
SYSTÈME PILEUX	98
STARTING-BLOCK	100
ACCORD PARENTAL	101
NERF OPTIQUE	104
PRÉLIMINAIRES EXPRESS	108
MINIATURES	112
MAQUILLAGE LÉGER	116
FORCE BRUTE	118
SUREXPOSITION	121
ROSE CHAIR	125
FEMME FATALE	127
CHAMBRE DES TORTURES	130
COCU, COQUIN, ET CLOWN	133
LA MACHINE À APPLAUDIR	136
MÈRE MÉTALLIQUE	138
ENFANT PRODIGE	140
SEXORAMA	142
GROS BRAS	145
CACOPHONIE	148
CHROMOSOMES-PARTIE	150
PEAU NEUVE	152
FER ET BOIS	154
PROTOSCANNER	158
FRIANDISE	160
ALLER SIMPLE	162
- 5 - HAPPENING PLAISIR	165
EFFET LUMIÈRE	166
INSTALLATION DES ÉLÉMENTS	169
PERFORMANCE FINALE	173
PLAISIR FUTUR	176
A DÉCOUVRIR...	179

À ma panthère rose
et à ma panthère blanche.

- 1 -

Bioacteurs

Primitif gore

Nue, intégralement. Des chaussures à hauts talons. C'est tout.

Elle marche.

Elle vient à nous.

Et chaque pas est un défi fondamental, une stricte question de vie ou de mort.

Elle est lucide, tout à fait consciente. On peut le voir dans ses yeux exorbités, deux flammes fixes. Elle sait ce qu'elle risque. Les dommages irréparables que son corps peut subir à tout moment. Il y a cette coupure, cette entaille dans sa chair. C'est très visuel, et d'autant plus choquant. C'est un trait sombre, tracé, dessiné sur elle. Mais dessiné à l'aide d'une lame tranchante. Une ligne profonde qui commence au sommet du crâne, suit la courbe du front, l'arrête du nez, la bouche, le menton, sépare le visage en deux. Et toujours cette même ligne qui se poursuit le long de son cou, descend entre ses seins, traverse son nombril et va se perdre dans les poils sombres du pubis.

Pour peut-être se poursuivre de l'autre côté, des fesses jusqu'aux omoplates.

En fait, ce que l'image nous indique, c'est qu'elle est littéralement coupée en deux, sectionnée de bas en haut. Et qu'à chaque instant elle peut se séparer en parts égales de chair, vomir d'un coup la masse totale de ses entrailles. S'ouvrir comme un sac plastique éclate et libère son contenu sur le sol. Dedans, dehors. Intérieur, extérieur. C'est ce qu'elle risque. À chaque pas, à chaque mouvement.

Elle continue d'avancer.

Je me tortille sur ma chaise. Je ne peux pas faire autrement. C'est musculaire et nerveux. Symbiose immédiate. Effet miroir. Mes mouvements répondent aux siens, font écho à sa tentative désespérée. L'instinct de survie, en moi, qui duplique maladroitement le moindre de ses gestes. La simple action d'une inévitable solidarité biologique. Si c'était moi, là, tronçonné comme ça...

Et pourtant, le film est mauvais. Parce que j'oubliais : c'est du cinéma. Un des films d'Antonin Fabrio, noir et blanc, muet, de 1927, *La femme morceaux*.

Je maintiens : très mauvais. Mais avec pourtant un réel pouvoir de fascination. Un charme morbide insistant. L'image de cette femme qui avance avec une prudence extrême. Un pas après l'autre, et une éternité vibrante, un temps suspendu, haletant, entre chaque pas.

C'est lent, tendu, répétitif. Particulièrement crispant. C'est filmé avec calme, avec une patience sadique, un fatalisme narquois. Du genre : de toute façon, ça va arriver, alors pourquoi précipiter les choses, il suffit d'attendre.

Et inutile de torturer ma maigre mémoire cinéphilique. On nous a bien prévenu avant la projection : collection privée. Ce film n'est jamais sorti. C'est juste un film de couple. Un jeu entre elle et lui. L'actrice principale et celui qui filme. L'actrice, une dénommée Hélène Makant, la seconde épouse de Fabio, décédée dans des conditions étranges, quelques années après, à l'âge de 28 ans.

Elle fait encore un pas.

La caméra recule légèrement, découvrant la présence d'un homme assis sur une chaise, en avant-plan, à gauche de l'écran. Il est filmé de dos. Immobile, statique, spectateur lui-même. La caméra se déplace. L'homme apparaît maintenant de profil. Le visage est flou. Mais ce qui frappe, c'est la pose, l'attitude adoptée. Très dandy. Un impeccable costume à rayures. Un minuscule objet scintillant, dans sa main droite, entre son pouce et son index. La caméra zoome. Un petit crochet métallique. Un hameçon pointu.

Gros plan sur la tête de l'homme, son sourire moqueur.

Et je n'ai aucun mal à le reconnaître, malgré les décennies passées. C'est bien lui : Antonin Fabio.

Mari et femme, réunis à l'écran. Deux fantômes muets, un duo de spectres en noir et blanc surgi d'un passé lointain. Sauf que lui est encore bien vivant. Pas elle.

La caméra revient sur la femme. Cette fois, en gros plan. Son visage s'inscrit sur toute la largeur de l'écran. Elle sourit, elle aussi. Plusieurs dents manquent. Un horrible rictus édenté. Des trous noirs, nombreux, dans sa bouche.

Au fond de l'image, une forme apparaît peu à peu, une créature rampe. Difficile de ne pas sursauter à sa vue. C'est bien un homme. Mais il porte sur le visage un masque d'animal indéfini, grotesque. Sa lente reptation sur le sol met en valeur sa malformation naturelle. Ses bras sont ridiculement petits, ses mains beaucoup trop près du corps. Il ne peut pas s'agir d'un trucage. Un nain partiel. Comme traîné sur le sol par une corde invisible.

Et cette fois je ne suis pas seul à réagir. Toutes les personnes présentes dans la salle ont un mouvement de recul. Toutes les personnes présentes, c'est-à-dire nous cinq. Nous. Le groupe que nous formons maintenant.

Gros plan sur la main de l'homme assis. Gros plan sur le crochet métallique. Gros plan sur le ventre de la femme.

Gros plan sur moi-même, et mon malaise croissant.

Le film s'interrompt brutalement.

Écran noir.

Surprise générale.

Les têtes se tournent, les yeux se cherchent dans l'obscurité. Pour la première fois depuis que nous sommes entrés dans cette minuscule salle de projection, nous nous regardons. Tous, nous nous cherchons des yeux. Je pense aussitôt à une réunion d'enfants dans une cour de récréation, un jour de rentrée des classes. Et les regards anxieux, terrifiés parfois, juste avant l'heure fatidique. Les silhouettes naines qui pénètrent groupées dans le bâtiment. La porte qui se referme derrière eux. Les petits bras, les petites mains qui s'agitent.

Voilà, c'est fait. Vieux film des années vingt. Projeté pour nous seuls, aujourd'hui. Et c'est toujours lui le metteur en scène, le cinéaste démiurge. Mais à partir de cet instant précis, c'est nous le film. Nous cinq. Nos corps, la sculpture à faire. Notre chair, la peinture à réaliser.

De l'art avec du vivant.

Voilà ce qu'il veut faire avec nous.

Bioacteurs

La salle se rallume. Une lumière crue, blanche, totale.

Cinq têtes brutalement flashées, comme autant de lapins piégés par les phares d'une voiture.

Mais non. J'ai tort, et depuis le début : idiot de nous comparer à des enfants, ou à des animaux de laboratoire. Ni l'un ni l'autre. Des adultes. Libres. Responsables et consentants. Voilà ce que nous sommes. Et personne ne nous a obligés à venir ici. Nous avons été recrutés.

J'examine les quatre autres, un par un.

Moyenne d'âge ? Je dirais, entre vingt et trente.

Un type à lunettes rondes, d'une maigreur étonnante, presque irréelle. Il a la tête baissée, le regard planté dans le sol. Ses lèvres remuent. Il parle tout seul, marmonne quelque chose. C'est complètement inaudible. Aucune importance.

Une grande brune. Belle et un peu inquiétante. Elle regarde droit devant elle. Elle se ronge les ongles. Mais c'est surtout la façon dont elle le fait qui inquiète : sa main gauche immobilise son autre main avec force, pendant que ses dents s'acharnent sur chaque ongle de la main droite ainsi emprisonnée.

Une fille jeune, cheveux courts, visage dur. Un air de poupée colérique. Énervée d'être là. Énervée de ne pas être ailleurs. Énervée partout, toujours, tout le temps. Une petite boule de hargne incompressible.

Un type énorme, avec un physique de gros bébé joufflu. Il toussote. Bruits de glotte, bruits de gorge. En continu. Pas par nécessité. Juste pour se donner une contenance. Un timide maladif, gras, pathétique. Et bruyant.

Pas vraiment un échantillon représentatif de la population, heureusement pour elle. Plutôt une réunion de cas cliniques, d'objets d'études pour psychiatre amateur.

Et c'est seulement à cet instant que je me rends compte que, moi aussi, je fais désormais partie de ce groupe de dégénérés. Car je les déteste déjà, tous. Je sais pourquoi. Parce que j'ai peur, comme eux. Se parler à soi-même, se ronger les ongles, s'énerver, tousser. Des symptômes différents, mais une cause unique.

Et moi ? Mes mains tremblent un peu, c'est vrai, mais pas tant que ça. C'est surtout le bout des doigts, en fait.

Je ne sais pas comment les choses se sont passées pour eux quatre. Pour moi, très simplement. Une femme m'a contacté par téléphone, à mon domicile. La voix m'a plu immédiatement. Elle m'a invité à participer à quelque chose d'un peu spécial, une sorte d'expérience hors normes, de cinq jours, en lieu clos. Je me souviens des termes exacts qu'elle a employés : elle a parlé de *bioacting*, d'une tentative de théâtre biologique en condition réelle, pour laquelle elle recrutait plusieurs personnes. Sur le moment, je n'ai même pas cherché à comprendre. Je n'écoutais que sa voix, le joli son qu'elle formait. J'essayais d'imaginer sa bouche. Elle savait tout de moi. Mon nom, Quentin Dromer. Mon âge, 27 ans. Mes tentatives pour devenir acteur professionnel. Mes échecs répétés. Mes figurations ou rôles de trois phrases dans plusieurs pièces de théâtre amateur. Et tout le reste. Mon statut de non-intermittent du spectacle. Mon travail à mi-temps dans une petite agence de télémarketing.

D'une certaine manière, ça m'a rassuré qu'elle sache tout. Je ne pouvais plus la décevoir.

Après, il ne lui restait qu'à m'annoncer un nombre avec plusieurs chiffres. Ce qu'elle a fait. C'est seulement à ce moment-là qu'elle m'a révélé le nom du commanditaire pour lequel elle agissait.

Antonin Fabrio.

Un choc.

Extraits de films, éléments biographiques, articles de presses. En quelques secondes, une succession brutale d'images-sons-mots a défilé dans ma tête : ses débuts au temps du muet/*L'enfant chien*/Sa prétention immédiate à s'autoproclamer cinéaste d'avant-garde/Son rapprochement raté avec les surréalistes/Sa fameuse engueulade avec André Breton, qui jurera plus tard ne l'avoir jamais rencontré/Ses films des années 30-40 que personne n'a vus/Sa reconversion tardive dans le cinéma d'épouvante de série B, d'abord aux États-Unis, ensuite en Italie dans les années 60/La scène de démembrement dans *Mariée à l'horreur*/La scène d'automutilation dans *Le fils du caveau*/Ses films régulièrement éclipsés par ceux de Mario Bava/Ses trois épouses successives, toutes disparues prématurément/Les rumeurs persistantes/Les passages censurés lors de la sortie en France, en 1973, de *Seule avec son sang*/Et pour finir, au début des années 80, ses tableaux, aussitôt jugés beaucoup trop proches de ceux de Dali/Et ses sculptures macabres, répétitives, représentant des familles entières dont tous les membres sont décédés mais debout, les yeux hagards, morts-vivants...

Ensuite, plus rien. Le silence.

Un destin étrange. Pour beaucoup, une lente et inexorable dégringolade artistique. Un de ces créateurs multiformes, qui ont abordé plusieurs arts, mais sans jamais convaincre, sans parvenir à se réaliser pleinement. Pour d'autres, peu nombreux, l'auteur de quelques films cheap, kitch, gore, et définitivement cultes. Dans tous les cas, une réputation sulfureuse. Méprisé et craint à la fois.

La jeune femme au téléphone a dû sentir mon trouble, mon hésitation à l'idée de travailler pour cet homme-là. Elle a eu exactement la réaction qu'il fallait. Elle n'a rien dit. Un long silence à l'autre bout de la ligne jusqu'à ce que je dise enfin oui.

Oui.

Une dernière indication. Le lieu de rendez-vous : le lendemain, 21h30. Gare d'Ozoir-la-Ferrière. Traverser le parking. Rentrer dans la zone industrielle. Suivre la route

jusqu'au bout, jusqu'à un vieux bâtiment appartenant anciennement à la SACROPAL, mais aujourd'hui désaffecté. Pousser la grille d'entrée, traverser le parking. Ensuite, se diriger vers la petite porte latérale, à droite du bâtiment. Là, attendre.

J'ai attendu. Au bout de plusieurs minutes infructueuses, j'ai poussé la porte. C'est donc de ma propre initiative que je suis entré. Mes quatre compagnons anonymes étaient déjà tous assis. La lumière s'est aussitôt éteinte. Le film a commencé.

Et me voilà ici, maintenant, dans cette salle, avec les autres.

Le bref chuintement d'un micro. Une voix cristalline qui résonne dans la salle :

« Veuillez regagner la sortie. La projection est terminée. Ce sera tout pour ce soir. Vous allez être accompagnés jusqu'à vos chambres respectives. »

Un petit moment de flottement. La porte à gauche de l'écran, celle par laquelle nous sommes rentrés ? La fille aux cheveux courts, d'une voix irritée :

« Derrière. Au fond. »

Toutes les têtes se tournent. Effectivement, au fond de la pièce, une porte marquée « Sortie ». Le grand maigre à lunettes prend l'initiative. Il se redresse d'un coup, bondit hors de son siège et, d'une démarche saccadée, s'élance en direction de la porte. Tout le monde suit.

À l'extérieur, plusieurs surprises nous attendent.

D'abord, le lieu lui-même.

Une grande salle vide, très haute de plafond, d'où partent plusieurs couloirs. Tout est recouvert d'une peinture blanche assez récente. Le sol, les murs, le plafond, tout en blanc. L'endroit ressemble bien à une ancienne usine, à un entrepôt désaffecté auquel on aurait essayé de redonner un semblant de virginité. Pour mieux pouvoir ensuite l'utiliser à une toute autre fonction.

Et au centre de la pièce, face à nous, quatre silhouettes alignées. Deux hommes en costume noir. Un grand, un petit. Une jeune femme habillée en tailleur jupe. Et un vieillard assis sur un minuscule tabouret pliant.

Instinctivement nous nous regroupons, nous faisons bloc.

La jeune femme fait un pas vers nous, s'immobilise en souriant :

« Je me présente : je suis mademoiselle Karine, la conseillère artistique de M. Fabrio. Pour votre arrivée, M. Fabrio a tenu à vous accueillir en personne. »

Un léger mouvement sur le tabouret. Un geste de la main à peine perceptible. Le vieillard nous sourit. Deux petits yeux fixes braqués sur nous. Un rictus de gamin vicieux.

L'onde traverse simultanément nos cinq corps, une évidence absolue. Ce très vieil homme sur cette chaise, c'est bien lui : Antonin Fabrio.

Un vieillard sans âge, au-delà du temps. Un petit masque grimaçant en guise de figure. Presque entièrement chauve. Deux longues mains qui dépassent d'une robe de chambre à carreaux rouges et blancs. Des pantoufles aux pieds, un bas de pyjama à rayures, des socquettes blanches. Une publicité vivante pour maison de retraite, presque une caricature.

Il baisse la tête. Un mouvement lent, décomposé à l'extrême. Sur le sommet de son crâne, une inscription au feutre noir, en gros caractères bien lisibles : GÉNIE MALFAISANT.

Un long moment de stupeur collective.

Un rapide échange de regards entre nous cinq. Réactions diverses : ricanement léger de la fille aux cheveux courts ; méfiance instinctive de la grande brune ; dégoût marqué du

grand maigre ; hoquet de surprise, bouche ouverte et fascination sans limite du gros type à la face de bébé. Quant à moi, je lutte. Je comprime un gigantesque fou-rire, là, tout au fond de ma gorge.

Et au-delà, un drôle de sentiment. Pendant un court instant, j'ai redouté que nous ayons affaire à un vieillard sénile. Je sais maintenant qu'il n'en sera rien. Fabio à toute sa tête. Il met en scène sa folie, comme il l'a toujours fait. Nous venons d'assister à son tout premier effet de surprise, à sa première intervention directe dans nos vies.

Mais ce qui me frappe par-dessus tout, c'est le décalage entre cette pantomime grotesque, cette petite plaisanterie à laquelle vient de se livrer Fabio, et la vérité cruelle qu'elle nous révèle. Nous ne nous appartenons déjà plus. Nous entrons dans son jeu, dans son espace d'expérimentation. Et le fait qu'il ait choisi cette façon-là de nous le faire savoir : un gag. Un mauvais gag. Mais également un avertissement. Destiné à nous démontrer à quel point nous sommes devenus vulnérables, exposés. Entièrement dépendants de lui.

Antonin Fabio. Tel qu'il a toujours été. Avec ce mélange d'humour tordu et de cruauté immédiate. Exactement comme dans ses films, ses tableaux, ses sculptures.

Tout s'éclaire d'un coup. C'est plus qu'une impression. C'est une certitude, qui elle-même en contient une seconde, puis une troisième, et ainsi de suite : il n'y a pas de barrière pour lui entre fiction et vie réelle. Ce qu'il vient de faire, très concrètement, c'est de nous incorporer, tout chaud, tout vivant, à son grand œuvre. De son point de vue, nous ne constituons rien d'autre qu'une matière première inédite, amusante. Vivante. Biologique. Une matière première dont l'existence n'a qu'un but possible : régénérer de l'intérieur son inventivité, sa créativité menacée par l'âge et l'isolement dans lequel il vit depuis de nombreuses années.

Et il ne se contentera pas de notre simple participation.

Non. Ce qu'il veut c'est notre assimilation totale. Une osmose, une fusion de chair et d'esprit avec son projet. Rien de moins.

Je jette un rapide coup d'œil sur l'ensemble du groupe. Rapide, mais suffisant. Quatre physionomies, quatre expressions différentes, mais une même révélation. Ils savent. Ils ont compris, tout comme moi. Peut-être à l'aide d'autres mots, d'un tout autre parcours mental, mais nous en sommes tous arrivés à la même conclusion.

Il est sûrement encore temps de renoncer, de fuir sans se retourner. Pourtant aucun de nous cinq n'esquisse le moindre mouvement. Un bloc compact de cinq corps immobiles, déjà en attente de la suite.

Voilà. C'est ça : déjà en attente de la suite. La suite du programme. Quel qu'il soit.

C'est la fin de quelque chose. La fin de notre vie d'avant.

Maintenant, chacun de nous sait très exactement ce qu'il est venu chercher ici.

Maintenant, j'ai vraiment peur.

Espace détente

Fabrio redresse la tête.

Pas de changement apparent dans son attitude. Il sourit toujours. Une légère variation pourtant, un très subtil glissement. Le rictus du vieillard n'est plus tout à fait le même. C'est désormais un sourire vainqueur, triomphant, possessif, et qui s'adresse à chacun d'entre nous.

Il n'a jamais douté. Pas un seul instant. Il savait que nous allions rester, tous. Aucune défection possible. Il nous a bien choisis.

Mais je ne suis pas au bout de mes découvertes.

La conseillère artistique s'avance vers nous.

« Hector va vous accompagner un par un jusqu'à vos chambres. Vous, en premier. »

C'est à moi qu'elle s'adresse avec sa jolie voix. Sa. Jolie. Voix. Me transperce le crâne : c'est elle. La fille au téléphone, celle qui m'a recruté si facilement. J'en suis sûr. C'est elle. Et son prénom c'est Karine.

Le pire c'est qu'elle est à peu près comme je l'avais imaginée : grande et belle. Mieux que je ne l'avais imaginée: rousse. D'un roux orangé et sauvage.

Un violent effort sur moi-même. Hors de question de laisser transparaître mon émotion. Je serais incapable de dire pourquoi, mais j'ai la sensation que c'est important pour moi. Et peut-être aussi pour elle. Pour l'avenir.

Karine.

Elle me dévisage un court instant. Sourcils froncés. Une question dans ses yeux verts, une curiosité soudaine à mon égard. Quelque chose.

Qui s'interrompt aussitôt.

Elle lance d'une voix forte :

« Hector. »

Qui ?

Les deux types en costumes noirs. Je les avais complètement oubliés. Ils sont pourtant bien là. L'un d'eux marche jusqu'à nous. Le plus volumineux des deux. Une masse, haute et large. Un crâne rasé. Un physique poids lourd. Hector.

Et c'est seulement quand il se plante devant moi que ma mémoire se met au travail.

Le fils du caveau. Un des films de Fabio. Le personnage du bûcheron. Celui qui assassinait sa femme à grands coups de hache. Dans la petite maison en bois, au fond de la forêt. C'était lui.

Hector me sourit de toutes ses dents. Il dit :

« Ouais. C'était bien moi. »

Il est visiblement très fier d'avoir été reconnu. Ça ne doit pas lui arriver si souvent. Combien de gens ont vu les films de Fabio, qui s'en souvient, depuis le temps ? Quelques cinéphiles endurcis et dévoyés, amateurs de vieux films d'épouvante, comme moi. Et encore.

Passer du statut d'acteur à celui de garde du corps. Pas vraiment de quoi se vanter.

Je n'aurais pas dû penser ça. Hector l'a lu sur mon visage. J'en jurerais. Il ne me sourit plus, plus du tout. Maintenant, il ressemble tout à fait à l'horrible bûcheron dans la petite maison. La hache en moins. J'ai vérifié. Rien dans sa main droite. Est-ce qu'il n'était pas gaucher, dans le film ?

Mais Hector ne partage pas ma bonne humeur. Il pivote brutalement, me tourne le dos et marche d'un pas lourd en direction d'un des couloirs de gauche. Je devine qu'il faut suivre. Ce que je fais immédiatement.

Avant de sortir de cette grande salle et d'affronter ce couloir sombre, je me retourne un court instant.

Et c'est étrange, vraiment déroutant. Derrière moi, ça ressemble à une immense photo. Tous me regardent intensément, sans bouger. Fabio, Karine, l'autre type en costume sombre, mes quatre compagnons. Tous figés dans une pose arrêtée. Des statues silencieuses, graves et attentives.

C'est un peu terrifiant. Bizarrement solennel. Comme un adieu, un départ sans retour possible. Je me sens physiquement arraché au reste du groupe. Les quatre, là-bas.

Je me reprends aussitôt, surpris d'être aussi émotif. Hector s'engouffre dans le couloir. Je le suis. Là aussi tout est peint en blanc. Le couloir est criblé de portes métalliques. Il s'arrête devant l'une d'elles. Se penche vers la serrure, y introduit une clé. La porte s'ouvre. Il me précède. Un escalier en béton qui descend. Il y a donc un sous-sol. Et c'est là que nous allons.

Un vrai labyrinthe.

Une fois au bas de l'escalier, un autre couloir long d'une trentaine de mètres. Une porte, une seule, tout au bout. Et là, collées sur la porte, des grosses lettres blanches: *Espace détente - Bioacteur 1.*

Il me faut un petit temps avant de décoder l'ensemble de ces données. C'est pourtant simple : le « *Bioacteur 1* », c'est moi.

Hector surprend mon regard. Il a visiblement pour consigne de ne me communiquer qu'un strict minimum d'informations. Aussi il se contente de scruter ma réaction, l'air grave, presque anxieux.

C'est alors que je remarque un détail curieux. Il s'épile les sourcils. Coquetterie, caprice d'ancien acteur, excentricité revendiquée. Ou tout ça à la fois. Impossible à dire.

Enfin, il annonce :

« À demain matin. »

Il sort une clé. La porte s'ouvre. J'entre. La porte se referme. Bruit de clé.

Seul.

Évidemment, c'est l'exact inverse de ce à quoi je m'attendais. Je pensais trouver une pièce minuscule, rectangulaire, avec un petit lit dans un coin sombre.

Tout le contraire.

Difficile de croire qu'il s'agit bien d'une chambre.

Un espace gigantesque. Pas rectangulaire, mais carré. Une surface d'environ soixante dix mètres carrés, et sept ou huit mètres de hauteur. Pas de fenêtre. Mais un éclairage vertigineux, digne d'un mini parc d'attractions. C'est bien simple, la lumière est partout, jusque dans le moindre recoin. Ici aussi, tout est peint en blanc. Un blanc intégral, abyssal, encore souligné par la lumière omniprésente et blafarde. Des gros néons en surnombre qui zèbrent le plafond. Dans un angle, un ensemble composé d'un lavabo, une baignoire et des toilettes. Le tout en émail blanc. Une salle de bains complète, banale. Mais qui n'est pas séparée du reste de la pièce par une cloison. Comme si quelqu'un l'avait posé là, dans un coin, pour l'oublier ensuite.

Et au centre, incongru, un lit étroit. Armature métallique blanche. Draps et oreiller blancs. Pile au centre de la pièce, à égale distance de chaque mur.

Je reste figé sur place. Sidéré. Anéanti.

Seul un cerveau malade a pu configurer et aménager un endroit pareil en le destinant à devenir une chambre. Ce n'est pas, ça ne peut pas être un lieu de vie, de repos, prêt à accueillir le sommeil et l'intimité d'un être humain. On ne peut pas concrètement habiter cette chambre, la remplir de sa présence. Elle résiste.

Pendant un long moment, mon corps n'existe plus. Il se dissout, avalé par l'espace tout autour de moi. Je ne suis plus qu'une paire d'yeux qui explore un paysage hostile, trop large, trop grand.

Je me dirige vers le lit.

Tout de suite, la panique m'envahit, me paralyse. J'étouffe. Et pourtant, objectivement, il n'y a rien. Rien dans toute la pièce, aucune menace réelle, précise. Alors d'où vient la sensation que si je reste ici, mon corps va éclater, exploser d'un coup ?

Il me faut plusieurs minutes pour retrouver mon calme. Et toute ma lucidité.

Je reprends ma progression, lentement, un pas après l'autre.

Arrivé au niveau du lit, je m'assois, ferme les yeux et bloque mes paupières. C'est un truc d'acteur, un procédé de concentration express. Un moyen ultrarapide de faire le vide autour de soi, de s'exclure de la réalité présente.

Dire que je croyais que le travail de comédien m'avait permis d'exorciser toutes mes phobies infantiles, toutes mes angoisses passées. Loin, tout ça. Derrière moi. Terminé, enterré. Il y a vraiment de quoi rire.

Fabrio ne s'est pas trompé sur la marchandise : un cas clinique, c'est bien ce que je suis.

Je rouvre les yeux.

Et aussitôt, un soupçon, une quasi certitude : toutes les chambres, les quatre autres, sont rigoureusement identiques à la mienne. Même agencement, même configuration. Un décor unique. Le même *Espace détente* pour tous. Je n'ai pas besoin de les voir pour en être intimement persuadé. D'ailleurs, je les vois. C'est tout autour de moi.

Nous sommes cinq personnes distinctes, mais tout à la fois, nous ne sommes qu'un. Puisque tous confrontés simultanément à la même épreuve.

Du pur Fabio.

Un schéma qui va sûrement se répéter souvent. Presque déjà un système, et qui n'ira qu'en s'amplifiant.

Je me demande comment mes quatre collègues vont réagir à ça. Les bioacteurs 2, 3, 4 et 5.

Et je me rends compte que je ne connais toujours pas leurs prénoms.

Fabrice (Bioacteur 2)

Le premier réflexe de Fabrice Hangeurt en entrant dans la chambre, c'est de sortir son mouchoir rouge. Ôter ses petites lunettes rondes cerclées de métal. Essuyer le verre de droite, celui de gauche. Et les redisposer immédiatement en équilibre sur son nez. Le tout en moins de douze secondes.

Son second réflexe, c'est d'inspecter scrupuleusement chaque angle de la pièce. En prenant tout son temps.

Parce que là, on est en train de le filmer, c'est sûr.

Sûr et certain qu'en ce moment précis, sa silhouette, grande, maigre, immobile, s'inscrit telle quelle dans toute une série d'écrans. Écrans eux-mêmes reliés à plusieurs caméras. Le tout formant un réseau opérationnel et vicieux, du genre télésurveillance.

Rien. En tout cas, rien de visible. Mais bien sûr, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de caméras. Au contraire. Puisqu'on a pris soin de les cacher aussi efficacement, c'est qu'elles sont bien là, quelque part.

Il faut que ça sorte. Alors il murmure :

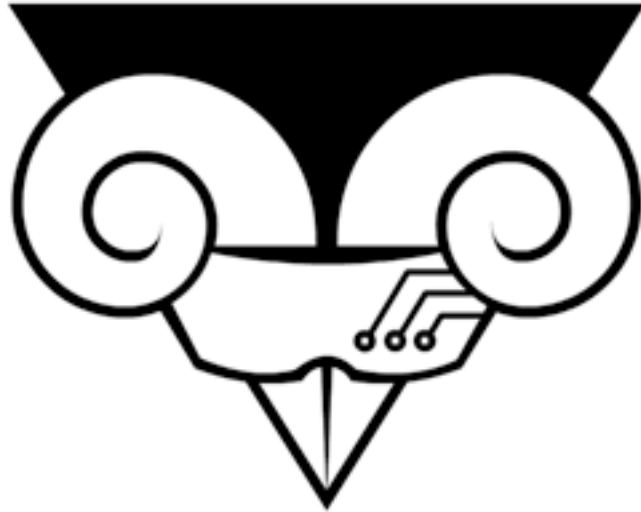
« Conneries. Conneries de vieux con. »

Parce que lui, il n'est pas comme les quatre autres. Cette bande de paumés, de zombies. Non, bien sûr que non. D'abord, Fabrice ne l'impressionne pas. Ni ses deux gardes du corps. Ni la pute qui lui sert de conseillère, avec ses grands airs.

Et même si cette chambre ressemble plus à un hall de gare, ou à un stade de foot, qu'à une véritable chambre, qu'est-ce que ça peut bien foutre. Aucune inquiétude. Il dormira bien cette nuit.

D'ailleurs, il a un énorme avantage sur les quatre zombies. Lui, il sait très précisément où il se trouve. Déjà, ce lieu du rendez-vous. Le bâtiment de la SACROPAL. Le nom lui disait quelque chose. Et pour cause, il y a travaillé. Il y a quelques années de ça. Une charcuterie industrielle, voilà ce que c'était à l'époque. Le vieux a dû racheter les murs quand l'entreprise a fermé.

Six mois, il a travaillé ici. Six longs mois à découper de la viande saignante, à désosser des porcs. Alors le vieux et son cinéma, il en faut beaucoup plus pour lui faire peur.



e-Béalial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le quatorzième livre numérique des Éditions du Béalial'
et a été réalisé en décembre 2010 par Clément Bourgoïn d'après
l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-090-8).